

LA VARENDE

AUTOPORTRAIT

PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMIII

Cette édition originale
spécialement réservée à
PRÉSENCE DE LA VARENDE
16, rue Jean de la Varende
14250 Tilly-sur-Seulles
a été tirée à :

18 exemplaires sur Japon nacré
marqués A à R et réservés
aux membres du Bureau,

50 exemplaires sur vélin Johannot
numérotés 1 à 50
et réservés aux membres donateurs,

160 exemplaires sur vélin Rivoli
numérotés de 1 à 160 et réservés
aux membres bienfaiteurs,

400 exemplaires sur vergé Rives Classic
numérotés 1 à 400.

EXEMPLAIRE
sur Rives Classic

N° 118

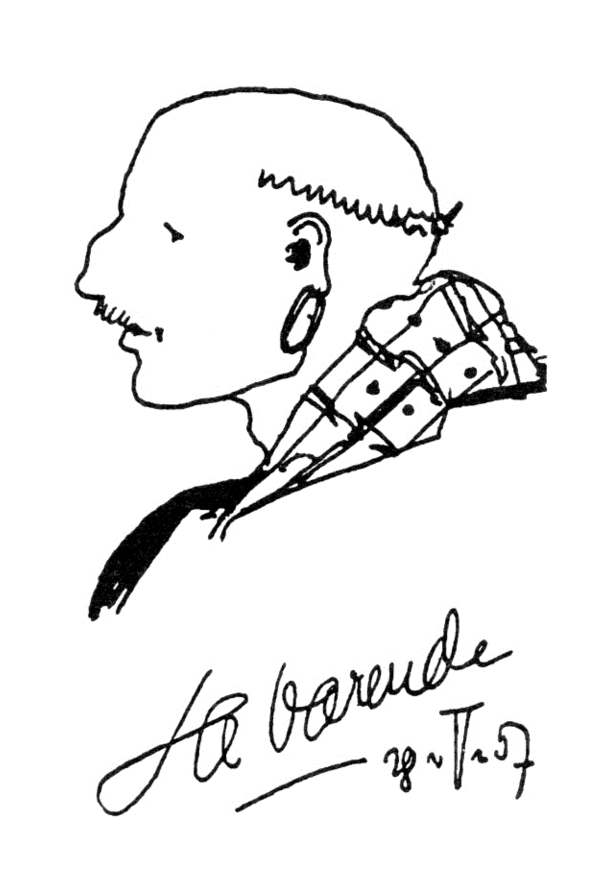
AUTOPORTRAIT

L'INCONNU QUE JE SUIS

LA VARENDE OU LA PASSION
D'ECRIRE HEREDITAIRE

LA VARENDE PAR LA VARENDE

PRESENCE DE
JEAN DE LA VARENDE



JEAN DE LA VARENDE

AUTOPORTRAIT



PRÉSENCE DE LA VARENDE

MMIII

L'INCONNU QUE JE SUIS

Je m'appartiens; je me suis payé assez cher, mais je ne sais pas trop ce qu'ainsi je possède.

Physiquement, je me crois énorme, encombrant. Cette sensation de mon gigantisme s'accroît dans les petites pièces mais s'affaiblit dans les petites voitures. Une salle de concert ne me semblera pas trop vaste pour y travailler, mais une promenade en 4 CV me rassure. Je ne suis pas d'ailleurs encore habitué à mon empattement actuel, qui s'est distendu à la suite de multiples interventions chirurgicales. Je me refuse à mon nouveau châssis.

Jadis, je me voyais droit comme une lance; maintenant je me vois noueux comme un cep et monstrueusement contourné. Mon corps me consterne et mon visage me dégoûte. Durant les mois qui suivirent les bistouris, j'avais barré toutes les glaces à mi-hauteur pour ne plus rencontrer mon ventre, car je hais les bedons et méprise les bedonnants. J'avais trop de surprise à trouver un étranger dans ma chambre et un obèse qui se baladait dans mes salons pour les enlaidir. On m'assure que j'exagère, que je ne suis pas tellement épanoui : que je suis «seulement un peu fort»... Mais ON, c'est mon tailleur et ma bonne amie.

Ah ! qu'il est donc difficile de savoir la vérité ! Remarquez bien que nous ne nous *regardons* jamais : nous nous *apercevons.* Durant cinquante ans et tous les matins, nous faisons notre barbe, et nous ne voyons que notre poil. Une femme demande à son miroir des compliments ; un homme valable, seulement des diagnostics. Mis

brusquement en présence des reflets, les hommes n'en reçoivent que des injures ou des condamnations.

Nous ne nous voyons couramment que de face : traîtrise, déjà ; puisque la réflexion change nos asymétries caractéristiques. Mais que devenir quand la glace à trois faces entre en jeu ? Le profil, vous vous êtes vu de profil ! Or le profil est révélateur, implacable; c'est de profil que vous êtes aquilin comme un aigle, que vous êtes chevalin comme une rosse, que vous êtes félin comme un tigre... Le profil vient de surgir, vous révélant un angle facial effroyablement fermé, une nuque simiesque et un dos accablant. C'est vous jouer un abominable tour que de vous révéler votre profil et votre dos. Car le dos, lui aussi, est cruel, mais statique. De profil, on voit ce qu'on sera ; de dos, ce qu'on est ; de face ce que l'on voudrait être. L'avenir, c'est le profil, le dos c'est le présent. Vidocq disait que le dos livrait l'homme le mieux déguisé.

A quel âge se voit-on ? Marmot et coiffé aux enfants d'Edouard ; jeune homme, avec une raie, ou bien comme un genou ? On retrouve des photographies qui vous laissent stupide ; un homme de soixante-cinq ans qui met la main sur son effigie à six mois, tout nu sur une descente de lit, tend à se méconnaître. Jean Moréas, paraît-il, s'était fait photographier « en mort » pour prendre des précautions ? Certaines femmes prennent ces précautions vers la trentaine et fournissent ainsi tous leurs portraits. Les hommes sont-ils plus véridiques ? Maupassant fit un procès à son éditeur pour avoir publié de lui une photographie récente ; Barbey d'Aurevilly ne donnait jamais une épreuve sans en avoir passé la chevelure à l'encre de Chine.

Logiquement, on ne devrait laisser de soi que l'image de ses vingt-cinq ans. Il y resterait quelque chose de vous. Après, il s'agit de votre père, de votre grand-père... Pour peu que vous

fûtes notable, la postérité ne gardera de vous que votre bisaïeul. Tous méconnaissent le Victor Hugo des Feuillantines, le pâle dameret, mais tous reconnaissent le polichinelle barbu de l'avenue d'Eylau. Vous subissez vous-même un étrange film de photos intercalées réunies sur la même bande. Vous surgissez du sein de votre nounou au bras de votre première maîtresse, à l'épaule de votre fils, aux doigts secourables de votre suprême infirmière, comme ces fleurs dont une documentation cinématographique vous montre le fleurir et le défleurir dans la même minute.

Vous ne vous connaissez donc point, et cependant vous vous êtes fait un type acceptable de vous-même. La preuve ? Vous êtes seul à aimer certains clichés. C'est ainsi que vous vous voyez, mais c'est comme ça que personne ne vous voit.

Au point de vue intellectuel, la chose est plus amère encore. Le sous-

oeuvre de ma personnalité est solide. Je suis incapable d'une vilenie, par manque de moyens ; incapable d'une méchanceté, par afflux de pitié, et cependant je ne jouis nullement en paix de l'honnête homme que je suis, ni de l'agrément que devrait me donner ma manière de réussite.

Ce n'est pas moi qui écrivis mes bouquins. Je l'avoue formellement. Un autre est intervenu, un être indiscernable qui me fréquente et arrive le plus souvent à mon appel ; plus exactement, qui s'installe à ma place sans que je m'aperçoive de la substitution, sauf à son départ.

Je me donne beaucoup de peine, mais c'est en attendant le Maître, comme les anciens rapins des grands peintres s'appliquaient beaucoup sur un tableau qu'en quelques coups de brosse leur patron transformait.

J'ai écrit ainsi des milliers de pages que l'autre me réduisit à trois cent cinquante. Il m'a tranché en deux des nouvelles, transformé des romans en

contes, et des livres d'Histoire en livres d'histoires. J'ai affaire à un personnage hargneux, odieux de brutalité et de sévérité. Je ne suis que le secrétaire d'un inconnu.

Quant au moral, ma position n'est pas moins étrange, avec un douloureux complexe de culpabilité. J'ai toujours vécu légalement, en état de veille ; mais, à l'état de rêve, le cauchemar chez moi fut si fréquent, le cauchemar d'être un bandit, un assassin, un monstre, qu'il m'a intoxiqué, usé. J'ai subi plusieurs fois la peine capitale et la pendaison, la fusillade. C'est abominable de ne pouvoir être dégagé que par le coup de feu ou la guillotine !

J'en ris, au matin, mais cela a fini par empiéter sur la vie réelle : j'en prends obscurément une sorte de résignation. Quand il me tombe une tuile - et Dieu sait s'il en pleut ! - je ne me révolte plus ; et cette acceptation lâche se rapporte à mon effroyable existence nocturne. « C'est bien fait !...»

Tellement que j'ai fini par m'ignorer avec énergie. Je ne me laisse plus aller à ce qui serait mon plaisir ou mon attrait, afin de ne pas me questionner. Je poursuis ma tâche, les sourcils froncés (métaphore : je n'en ai pas trois poils), dans un labeur presque inhumain, comme un « qui ne veut plus rien savoir »...

Et, alors, de quelle indifférence me devient ce qu'on peut penser de moi ! Jadis, je trouvais extrêmement intéressant de capturer ce que l'on pouvait dire de l'être que je suis. J'étais à l'ordinaire reconnaissant aux critiqueurs de leurs appréciations, même de leurs éreintements. Mais à l'époque où l'on croit encore posséder la faculté de se corriger, si ce n'est de se parfaire. Combien trouvais-je singulier de me voir ainsi dans l'imagination et dans l'esprit des autres ; de prendre une apparence extérieure à moi-même ! A certains moments de lucidité, d'ingéniosité, j'allais jusqu'à poursuivre dans l'avenir une des images

ainsi obtenues, et je m'entr'apercevais dans un développement logique de cette personnalité. Il m'est même arrivé de vivre quelques jours, quelques jours tout au plus, dans le personnage brillant qu'on m'attribuait, comme dans le pauvre type dont j'avais donné l'impression, emporté par la gloriole ou sensibilisé par l'opprobre. J'y trouvais des facilités étrangères. Peu à peu, la réalité indiscernable se rétablissait dans un équilibre instable, une moyenne délicate à maintenir. Il ne m'en restait que peu de chose, mais *toujours quelque chose*, dans un sens ou un autre. En fait, j'étais beaucoup plus sûr, en tout cas, de l'opinion d'autrui.

Nous nous voyons, *superficiellement*, comme les autres nous ont vus, en bien et en mal ; mais *profondément*, nous ne nous voyons pas du tout, à cause de la multiplicité des aspects que nous prenons de nous-même. Nous descendons la rive au bras d'un inconnu.

LA VARENDE OU LA PASSION D'ECRIRE HEREDITAIRE

Tous mes aïeux, ou presque tous, furent écrivains. Mon huitième aïeul, au XVIème siècle, couvrait des pages et des pages. J'en ai gardé quelques-unes. Quand ils avaient servi - ceux qui ne furent pas prêtres - le roi et les dames, ils rentraient dans leur bauge et, ... ils écrivaient !

On a parlé en citant mon cas, de vocation tardive. C'est un mot qui peint l'apparence des faits, mais n'en révèle point l'absolu. J'ai toujours été un conteur et un écrivain si, avoir du plaisir à raconter des histoires,

cherchées avidement partout où l'on peut les trouver, et écrites pour me donner la joie de les narrer, peut s'appeler être conteur et écrivain. Ma première expérience consista à raconter, chaque soir, à mon petit garçon, un épisode d'une histoire qui dura six ans. Une épopée qui variait avec l'âge de l'auditeur et où il fallait éviter la tristesse, assurer une puissance et une richesse sans limites au héros qui commençait par être un singe et finissait par devenir un homme. Quand Eric s'en fut au collège, nous décidâmes, courageusement, de continuer. Chaque semaine, j'expédiais un volumineux épisode. Mais l'enfant devait *lire* et moi, *écrire*. C'était la civilisation remplaçant l'admirable tradition des récits oraux.

Le «roman» se prolongea deux ans, pourtant, puis, d'un muet accord, nous espaçâmes ; enfin, nous nous tûmes. Ainsi mourut *Routoutou* au quinze centième épisode de sa vie.

Sans doute ai-je pris là le goût

des fins rapides, saisi la nécessité de laisser se former l'impression définitive en dehors du conteur, dans la fraîcheur d'une âme consentante.

Après cette aventure, il ne me fut plus possible de me passer de la joie de l'expression. J'écrivis cinq romans, trois essais, plus de cent conférences avant que, en 1934, Louis Fabulet, l'admirable traducteur de Kipling, survenant dans ma vie, me présentât à Vallette qui publia mes premiers contes au *Mercure de France.* Ce qui n'empêcha pas mon recueil de nouvelles, *Contes du Pays d'Ouche*, qui devait obtenir le Prix des Vikings en 1936, d'être refusé par six éditeurs !

Il faut le dire, pour encourager les jeúnes. Pour moi, je sais ce que c'est que la patience. Cette patience qui manque à l'homme moderne et l'amène à détester l'ombre même du travail en art, parce que, durement atteint dans sa vie par un autre travail, il considère que c'est assez. Ce sentiment est peut-être le point de

départ du succès de l'informe. Au premier abord, cela paraît une déplorable tendance, puis, à regarder de plus près, on y découvre quelque chose d'assez beau : le retour au naturel, au don, à ces qualités instinctives contre lesquelles s'insurgent les pions qui, eux, ne sont arrivés qu'à coups de labeur, au mépris de l'appétit, de la sensibilité fraîche, de la vie vraie.

Je ne dédaigne pas, néanmoins, d'être un patient artisan : j'ai recommencé cinq fois *Nez-de-Cuir*, pour trouver « la pose de sa voix et le point de vue de son regard ». L'expression, d'ailleurs, ne m'apparaît pas une fin en soi, mais un moyen : celui d'adhérer le plus étroitement possible à la sensation, afin de ne pas la trahir dans son frémissement, dans sa multiplicité. D'abord soucieux de cette fidélité-là, j'en tire un style particulier, heurté, mouvementé, audacieux, coloré, volontiers romantique, soumis à l'émotion.

LA VARENDE PAR LA VARENDE

Je suis né dans la chambre que j'habite, en mai 1887. Je suis donc très vieux. Ma famille vit dans ce pays-ci depuis pas mal de temps (l'an mille, mais je préfère qu'on n'en parle point). Elle a marqué assez fortement dans tous les actes de la contrée, du Pays d'Ouche ; surtout quand il s'agissait de se cabosser. Sa célébrité n'a jamais dépassé le village. Ils étaient soldats, marins - écrivains aussi, car tous prenaient grand plaisir à allonger leurs livres de raison, et à mettre sur le papier leurs croyances, moins toutefois que leurs doutes.

Moi-même j'ai toujours écrit, ou raconté. On me confiait la classe les jours de pluie, pour la distraire, quand j'avais neuf ans. Je m'y montrais grand romancier, mais surtout d'aventures... et je le suis peut-être resté.

Je suis extrêmement commun d'aspect, de parler, de manières. Mes livres peuvent à peine permettre de se l'imaginer. Je me suis occupé de tout ce qui permet d'exprimer, parce que je crois qu'exprimer entraîne trop souvent à sentir et que cette progression de la sensation dans la recherche de son expression est une incomparable chose... Il semble que l'on se tende, s'agrandisse. J'ai peint, j'ai sculpté, mettant l'âme en péril et, surtout, j'ai fait des navires. Deux cents modèles qui, sous vitrine, parlent des flottes disparues. Et pour moi chacun de ces navires fut un voyage dans les temps qu'on imagine agréables parce qu'on ne les connaît pas, et dans ces espaces qui vous plaisent pour les mêmes raisons. Je ne suis pas intelligent. Non, je méprise

absolument l'intelligence ; j'aimerais assez la finesse et je chéris surtout le caractère. Alors j'entre en transe quand je le rencontre uni à l'instinct atavique.

J'ai beaucoup aimé les femmes, j'ai tenté de les en convaincre. J'ai été très fort - et très malade soudain ; riche - puis sans le sou ; pessimiste - et d'un optimisme révoltant. Je crois en Dieu, en Diable, à la valeur du sol français plus qu'en sa race ; j'aime la monarchie, mais pas beaucoup les monarques, sauf le roi d'Yvetot, à qui me relient des parentés vénérées... Je préfère le Clos-Vougeot au Château même Yquem, et Rabelais à Eyquiem de Montaigne. Je crois à la poésie, et je ne lis plus guère que les poètes, mais je ne vous cache pas que la pire poésie est celle du cœur. J'aime les mots plus que tout, les grands, les gros, les petits. J'ai aimé la vie, mais en homme du XVIIème ; je tâche à commencer d'aimer la mort, parce qu'on ne peut guère s'en passer... Certains prétendent que je suis mort ; qu'ils hésitent : ceux-là, je les tuerai !

PRESENCE DE JEAN DE LA VARENDE

Le 25 mai 1957, Jean de la Varende accordait un entretien à quelques-uns de nos amis venus le voir à son château de Chamblac ; cet entretien fut enregistré au magnétophone.

En cette semaine - celle du premier anniversaire de sa mort - la « Nation Française » ne pouvait rendre meilleur hommage au grand écrivain qui voulut bien l'honorer de sa collaboration régulière qu'en publiant ce texte.

Nous remercions nos amis d'avoir autorisé la publication de cet enregistrement.

On parle souvent de « littérature engagée » ; ne croyez-vous pas, Monsieur que le premier engagement de l'écrivain est celui qui le lie aux communautés naturelles dont il est issu ?

J'en suis si persuadé que je n'ai jamais voulu bouger de mon terroir ; je ne crois pas qu'on puisse écrire sur quelque chose que l'on apprend, mais seulement sur ce que l'on sait, ce que l'on sait de tout temps, d'héritage en quelque sorte ; la vie d'un écrivain est faite de ce qu'il essaie de comprendre et de ce qu'il reçoit.

Je suis né là, dans cette pièce, et j'ai été extraordinairement accueilli par les récits, les confidences, un peu comme si la nature elle-même m'avait parlé.

- *Dans quelle mesure les valeurs traditionnelles que vous célébrez dans* Les Manants du Roi, *en mettant en scène des hoberaux et des paysans, sont-elles encore de mise aujourd'hui ?*

C'est une grave question. Elles sont toujours de mise, parce qu'elles comportent un patrimoine d'héroïsme, de pureté, d'allégeance, et qu'on est beaucoup plus haut en obéissant qu'en inventant. En fait, ces sentiments, ces sacrifices, qui sont peut-être à l'heure actuelle jugés désuets, étaient le point de départ d'une race française, de la gentilhommerie française ; je ne prends pas «gentilhommerie» au sens absurde d'une idée nobiliaire exaspérée et exaspérante. Pour moi, la gentilhommerie, c'est se dévouer, comprendre, et maintenir une grande dignité, mais c'est aussi une effusion perpétuelle, une effusion que nous

avons tous, nous qui vivons côte à côte avec le paysan, lui portant secours quand il le faut, mettant notre voiture à sa disposition, notre téléphone à sa demande (parce que, maintenant, ce sont les nouveaux moyens d'aider). Nous vivons tous dans une union indescriptible.

- L'année 1957 est celle du centenaire de Madame Bovary. Vous avez écrit une étude sur Flaubert écrivain normand ; quelles sont, à votre avis, les limites de la responsabilité morale de l'écrivain ?

D'abord la responsabilité de ne pas créer du mal autour de lui ; et c'est sur cela, qu'à notre époque, il faut insister ; pour cela qu'il faut se gendarmer. Ne pas créer de mal. En dehors du péché courant (j'emploie le mot de « péché » parce qu'il définit très exactement la chose), ne pas pousser au mépris. Peut-être retenir le dédain, car le dédain, étant d'ordinaire silencieux, n'a pas la valeur d'injure du mépris.

Dans toute mon oeuvre, j'ai essayé

de faire aimer. J'ai échoué ; c'est d'accord. Mais prenez tous mes livres ; vous ne trouverez jamais un personnage complètement infâme, car je crois justement que si l'esprit s'oppose à l'indifférence et à la vivacité de l'insulte, il peut toujours trouver dans un homme de quoi, non pas l'aimer, mais le supporter et le « saisir ».

Alors, quand vous me parlez de la responsabilité morale de l'écrivain, je réponds que c'est celle d'une sorte de chrétien, un chrétien qui va loin, se force et, peut-être, est en dehors du réel.

- Quels seraient les conseils que vous pourriez donner à un jeune écrivain, ou à une jeune journaliste qui viendrait aujourd'hui vous trouver ?

Dans quel sens ? Est-ce au point de vue littéraire ? moral ? au point de vue de la réussite ?

- Au point de vue moral.

Je crois d'abord que l'écrivain doit avoir le plus haut respect de son œuvre. Il doit se dire : « Je fais, j'accomplis,

je suis lié complètement à un sacerdoce ; je n'irai pas çà et là picorer les réussites faciles avec des petits papiers. »

Vous me direz évidemment que ça comporte la nourriture, le bifteck facile. Oui. Mais, en fait, non. Il y a toujours moyen de garder sa dignité à soi. Moi aussi j'ai mangé de la vache enragée ; j'étais cadet, et «sur-cadet». Pour ne pas être trop facilement tenté, j'ai quelquefois véritablement tourné le dos à la chance. Mais je dois dire que je n'en ai pas de remords. Je pourrais en avoir des regrets. Eh bien, je n'en ai pas non plus de regrets.

Je crois qu'en mettant dans l'esprit de celui qui va écrire le sens de la dignité de son métier, on peut l'aider beaucoup. Et l'aider, si je puis dire, techniquement, parce que rien que le fait de se mettre à écrire avec un sentiment d'importance et de chaleur intime détermine un apport, une aide extérieure que nous nommerons l'inspiration. Elle tient en partie au développement intérieur, à une sorte

d'exaltation du coeur et des moelles ; elle est très favorisée par le fait qu'en se plaçant devant sa feuille blanche, l'homme sait qu'il accomplit un devoir de qualité.

D'abord, donc, la mise sur l'autel de l'œuvre à faire. Si le feu du ciel descend sur l'autel, tant mieux pour vous, mais il restera toujours que vous aurez paré l'autel, et que vous y aurez pris de la force et du goût, une certaine volonté puissante qui peut vous entraîner très loin, une force de propulsion.

- Et du point de vue littéraire ?

Au point de vue littéraire, j'ai une marotte : c'est la nouvelle. Je ne crois pas qu'on puisse écrire du premier coup un très bon roman. La nouvelle, au contraire, est une bonne école, car elle centre l'intérêt. Les nouvelles, à l'heure actuelle, sont décentrées (je ne veux pas dire décervelées) ; on fait des petites nouvelles « d'atmosphère ». Mais la nouvelle de qualité, avec son développement, son nœud et sa conclusion est une chose extrêmement

rare. Vous vous en rendez compte. C'est pourquoi les gens ont pris le dégoût de celles qu'ils lisent communément.

Je dirais : commencez par la nouvelle ; ayez trop de nouvelles dans votre grenier, et les plafonds crèveront ; dessous, vous trouverez peut-être un éditeur prêt à les recueillir. Ayez d'abord une vision très nette de la nouvelle que l'on fait en quelques jours. Après, vous vous attaquerez à un grand roman. Là, vous mettrez tout ce que vous pouvez savoir - savoir intuitivement, j'en reviens à ce que je disais tout à l'heure -. Vous arriverez alors à une réunion de ces éléments, à une espèce d'agglomérat, une manière de modelage de vous-même avec le roman, mais seulement quand vous aurez été assuré dans votre touche intellectuelle, dans le mouvement de votre pouce qui crée la forme et la rend forte, quand vous aurez été conduit par le sens admirable de la nouvelle et son développement rapide.

- Quel conseil donneriez-vous, non plus seulement à un jeune écrivain, mais aux jeunes du monde entier qui aiment leur terroir ?

Je n'oserais pas donner un conseil. Non pas que j'en manque : on a toujours des conseils à donner, mais personne ne les suit jamais, vous savez bien. Je leur dirais simplement : Aimez ce que vous faites. Aimez-le toujours, avant tout, même si vous êtes cultivateur, même si vous êtes boueux, même si vous êtes « charrieux de bois », ce qui, dans mon pays, est le dernier des métiers. Aimez-le, ce sera toujours beaucoup mieux que ce que vous pourrez vous dire, faire ou inventer. Dans l'amour du métier, il y a l'excellence du métier. Il ne faut jamais oublier cela. On n'apprend pas un métier de qualité sans en avoir l'attrait et la joie.



L'INCONNU QUE JE SUIS
C'est la vie
19 octobre 1951.

LA VARENDE OU LA PASSION D'ÉCRIRE HEREDITAIRE
La guilde du livre, choix d'auteurs contemporains
septembre 1939, 4e année, numéro 9.

LA VARENDE PAR LA VARENDE
La guilde du livre, choix d'auteurs contemporains
juillet 1939, 4e année numéro 7.

PRÉSENCE DE LA VARENDE
La nation française
8 juin 1960.

Cette édition a été réalisé par
PRESENCE DE LA VARENDE

AZ Com' Impression
Rue de la Vicomté
Argentan (Orne)

Achevé d'imprimer le 14 juin 2003
veille de la fête de la Sainte Trinité